

Ilâ Allâh

A Dieu

par M. BORRMANS

Tunis a récemment fêté avec éclat le cinquantenaire de la naissance d'Abû l-Qâsim al-Chabbî, le poète tunisien bien connu, et les manifestations culturelles ont été des plus variées : conférences, expositions, chroniques radiophoniques, etc... La revue « Al-Fikr » lui a consacré son numéro de décembre 1959, y publiant même certaines pages de son Journal intime. Un « Essai d'une biographie d'Abû l-Qâsim al-Chabbî », par M. Ameur Ghedira, dont on pourra trouver le texte français dans la revue « Arabica » (1), y précise avec rigueur les divers événements qui marquèrent la vie trop courte du poète.

Son recueil de poèmes, « *Agâni al-hayât* » (Les Chants de la vie), garde encore bien de secrets pour le lecteur français, bien que certains poèmes aient été traduits, plus ou moins récemment. (2)

En recherchant ce que fut le sentiment religieux du poète, nous avons été amenés à traduire le poème intitulé *Ilâ Allâh* (A Dieu) (3). Aucun appareil critique dans le recueil lui-même ne put nous aider à le situer dans le temps. Néanmoins la courte introduction en prose semblait bien indiquer que le poète en avait rédigé les vers après s'être trouvé « aux portes de la mort ». Et Ameur Ghedira confirme que c'est à la suite

(1) « Arabica », tome VI, septembre 1959, fasc. 3, pp. 266-280.

(2) S. BENCHENEH : « La poésie arabe moderne », Alger, 1944 (2 poèmes : pp. 127-134); DERMENGHEM : « Les plus beaux textes arabes », Paris, 1951 (3 poèmes : pp. 493-499); IBLA, année IX, n° 36, pp. 418-429; année X, n° 37, pp. 50-53; année XII, n° 46, pp. 173-178.

« *Aghâni al-hayât* » (Les chants de la vie), pp. 98-101.

(3) Ameur GHEDIRA, *Poèmes de Chabbî*, Paris, Seghers, 1959, 66 pp.

d'une crise aiguë occasionnée par ce mal mystérieux qui devait le terrasser en 1934, qu'Abû l-Qâsim, retrouvant calme et paix, aurait traduit son drame intérieur en ces phrases véhémentes.

Le poème, en effet, n'est qu'une longue interrogation jetée à la face de Dieu, du plus profond de la souffrance humaine. L'interpellation achevée, le poète chante un paradis perdu qu'il a fallu échanger pour cette misérable vie terrestre où l'âme, prisonnière d'un corps voué à l'échec, à la souffrance et à la mort, persiste à vouloir ce pourquoi elle fut créée : le vrai, le beau, l'amour.

Accablé sous le poids d'un destin qu'il ne peut comprendre, le poète se résout à l'absurde et n'a plus qu'un désir : en finir avec une vie qui ne peut être aimable et avec un monde qui lui est étranger. La mort est alors le plus cher de ses vœux.

Cependant, dans l'absurde, le doute subsiste et, dans sa révolte, l'homme se pose encore la question qui le tourmente et à laquelle il aimerait que réponde un « oui » qui lui apporterait paix et joie :

« Dites-moi, y a-t-il pour les humains un dieu
Qui pardonne et gémît, selon ce qu'ils prétendent ? »

Le poète n'attendra pas de réponse... ou plutôt il la sentira confusément renaître en lui après la tempête qui avait obscurci les horizons de l'âme... et regrettant ce qui était blasphème présentera enfin à Dieu son cœur tout meurtri... allant peut-être jusqu'à l'offrande.

Il reste à lire le poème pour en goûter l'élan. Afin d'assurer à la traduction française la cadence et le rythme du poème arabe, on a cru bon de la mettre en vers sans pour autant viser à leur donner une rime. Ainsi deux alexandrins correspondront à un vers arabe, reproduisant le même nombre de pieds. Ceci a quelquefois conduit la traduction à s'écarter de la lettre du texte arabe : le sens même de celui-ci n'a jamais été trahi cependant.

A Dieu

Le cœur de l'homme aux variations interminables est l'objet de tumultueuses crises d'âme : la souffrance s'y déchaine, l'homme perd tout espoir dans les vérités vitales et, avec celles-ci, sont ébranlées les assises de la foi, du vrai et du beau. C'est alors que l'homme a comme la sensation d'un relâchement total des liens de parenté et d'affinité qui le liaient aux êtres ; et, par là, il devient étranger à ce monde qui, à son tour, n'est plus pour lui qu'étrangereté : la vie apparaît comme une espèce de jeu effrayant et lassant qui ne mérite ni d'être aimé ni de durer.

Par un effet de la miséricorde divine, ce n'est là qu'un état transitoire qui ne saurait durer plus longtemps qu'une tempête en plein océan : elle en trouble la pureté, en rend horrible la beauté et fait de ses mélodies une plainte criarde comme elle en change l'harmonie en un vaste chaos ; puis la tempête de se rasséréner et de se calmer : alors l'océan retrouve son azur le plus net, sa musique harmonieuse et sa fascinante beauté qui ne saurait finir.

Poussé et obsédé par cet état d'âme, j'ai composé le poème que voici alors que mon âme était triste au point de suigner et tourmentée au point de se consumer :

Dieu de la création, contemple ces blessures
Qui te font dans mon cœur reproche de mes maux !
Ecoute ces soupirs que fait monter ma peine
Pour qu'y prête attention le ciel toujours absent.
Vois ce cœur malheureux qui en toi se confie.
Voudras-tu m'exaucer, ô toi qui es mon Dieu ?

Quand tu m'as fait descendre aux terrestres ténèbres,
Mon âme s'éveillait à l'aube radieuse,
Telle le gai rayon au ras de l'horizon
Et j'écoutais chanter la musique des eaux.
Je chantais au matin parmi les sources vives,
Et, rossignol errant, lançais mes mélodies.

Par toi je rejoigns les chemins d'ici-bas,
 Ces chemins incertains qui m'égarent souvent.
 Sur eux tu m'as laissé, isolé, esseulé,
 Balloté par les vents, appelé, repoussé.
 C'est toi qui m'as placé au bord du triste abîme
 Et m'as fait savourer des regrets l'amertume.
 C'est toi qui m'as créé, étranger à moi-même,
 Inconscient ou conscient, au milieu de mon peuple.
 Tu m'as fait abhorrer la vie et ses mystères,
 Tu m'as donné d'aimer être absent et sans vie.
 C'est toi qui façonnas en ma poitrine un cœur
 Totalemment conscient et à jamais présent,
 A la douleur géniale, oppressé par ce monde
 Et comblé par la joie de ses jeux fascinants.
 Toi, tu m'as torturé par mes sens aiguïsés
 Et tu m'as poursuivi d'un cortège de maux :
 Douleur et maladie, angoisse et solitude,
 Et puis le désespoir, la misère infinie,
 Enfin la mort qui tue mes espoirs les plus chers
 Et flétrit mes paupières ainsi que mes deux lèvres.
 De celui qui aimait, que reste-t-il encore ?
 Poussière sans valeur : c'était un cœur, un front !
 Et la vie qui séduit, et ce monde envoûtant,
 Les voici devenus des nuages brillants
 Qui vont s'évanouir au large d'océans
 Dont les flots écumeux à jamais dureront...

+ + +

Dieu de la création, ne saurais-tu pleurer
 Sur l'homme terrassé qui souffre, gémissant ?
 J'ai passé, à gémir, le repos de mes nuits,
 Et, dès l'aube, imposé le silence à mes lèvres.
 J'ai redit ma passion à la vie, à l'amour ;
 J'ai chanté comme un homme heureux en ses plaisirs.
 J'ai semé tous les rêves en mon cœur qui saignait,
 Je les ai cultivés du meilleur de mes soins,
 Mais au temps des moissons n'ai vu que des épines.
 Dis-moi, qu'ai-je donc fait, ô toi qui es mon Dieu ?

Ouragans d'ici-bas, déchainez vos rafales
 Et reprenez vos chants d'une voix gémissante ;
 J'attends de votre souffle un élan qui fera
 Parvenir mon appel aux oreilles divines.
 A la voix du puissant Dieu répond, mais ne sait
 Ecouter une voix étouffée par les vents.
 Dispersez sur la neige une rose effeuillée ;
 De la foudre frappez tout rossignol errant.
 Cette vie de forçat n'a rien qui la rend digne
 De la moindre chanson, d'un rayon de beauté.
 Ecrasez les vivants, les prenant un par un,
 Avant leur agonie qui tristement s'achève.
 Car le Dieu toujours grand n'a créé ce bas-monde
 Que pour qu'il disparaisse accablé sous ses maux.

+ + +

Source de l'existence ! ô monde des esprits !
 Ma voix t'invoque aussi, ô ciel toujours absent !
 Jaillissement de vie, recouvrant l'horizon,
 Les terres émergées et l'étendue des eaux !
 Dites-moi, y a-t-il pour les humains un dieu
 Qui pardonne et gémit, selon ce qu'ils prétendent,
 Qui, d'un sourire, crée les hommes qu'il console
 Et se penche sur eux d'un amour tout divin,
 Reconnaissant en eux son esprit souverain,
 Les signes éclatants de son profond génie ?
 C'est en vain qu'ici-bas mon âme l'a cherché.
 Alors, est-il un dieu par-delà nos frontières ?

+ + +

Que viens-tu d'exprimer, mon cœur baigné de pleurs ?
 Vous, mes lèvres aussi, qu'avez-vous proféré ?
 Hélas, mon Dieu, voici que la peine a fait dire
 A mon cœur ce qui est... Pardonne-moi, mon Dieu !
 Misère et désespoir ensemble ont piétiné
 Mon cœur déjà lassé, étranger, affaibli.
 Aussi s'est-il rompu : en voilà les éclats...
 Daigne donc supporter sa détresse insondable ;

Car il reste, mon Dieu, temple de Vérité,
De Foi et de Lumière, de Pureté divine,
Flûte encore chantant la Beauté et l'Amour
Et les Rêves aussi... mais brisée par mes maux.

